

ET L'AGRESSIVITE DANS TOUT ÇA ?

Petite introduction au thème de l'agressivité.

Voici des mots que j'ai glanés au fil de mes pensées, et des jours passés à réfléchir à cette journée... Je les ai rangés en deux séries, que je vous laisse découvrir.

Agressivité Expression Extériorisation Agression Colère Cris Coups Etre hors de soi Sortir de ses gonds Péter un plomb, un câble Révolte Refus Frustration Rébellion Conflit Rupture Violence Explosion Exclusion Dévoration Destruction Extermination

Retenue Contenance Contrôle Médiation Recul Expression Désir Demande Explication Négociation Langage Jeu symbolique Créativité Symbolisation Elaboration Transformation Sublimation Maturation Acceptation Aménagement Résolution Renoncement Résignation

J'ai été, en faisant ce petit jeu moi-même, frappée par les multiples résonances que ces mots suscitent, notamment par l'association entre le mot agressivité et l'idée de conflit : on passe ici aisément de l'échelle individuelle, intrapsychique, à une dimension relationnelle à une échelle sociale de plus ou moins grande étendue, et à différents niveaux possibles : couple, famille, groupe, petit groupe (groupe classe, groupe thérapeutique, groupe de formation, groupe d'ados, travail en équipe, clubs ou associations etc...), ou grand groupe (depuis une vie de quartier par exemple) jusqu'à l'échelle mondiale, avec les conflits internationaux que l'on connaît par exemple.

Tous ces niveaux où des conflits peuvent advenir semblent appeler des moyens d'y répondre multiples et variés !

Notre monde intérieur pourrait être pensé comme un groupe qui devrait composer avec des éléments qui le constituent, et mener parfois en interne ou avec l'extérieur des négociations, des réaménagements... On parle bien de « conflits » intrapsychiques...

Quid de la question de l'agressivité dans mon travail d'orthophoniste ?

En quoi cette question peut bien intéresser une orthophoniste dans son travail auprès d'enfants qui viennent la voir pour des difficultés de langage oral ou écrit ?

La T.L.C. (Thérapie du Langage et de la Communication) :

La T.L.C serait un parti pris de prendre en compte la question de l'Inconscient (Ics), dans un travail en ce qui me concerne orthophonique, mais pour d'autres personnes qui peut se situer dans un autre champ, puisque ce cheminement professionnel peut s'adresser à d'autres métiers du soin, de l'enseignement spécialisé. Une éducatrice spécialisée, par exemple, a pu prendre la parole également au cours de ces journées, et témoigner de son travail.

Du fait de cette orientation particulière, le travail proposé prend une dimension thérapeutique singulière.

« Prendre en compte » la question de l'Ics, c'est tenir compte de la dimension inconsciente de la construction psychique et du fonctionnement de la pensée de l'être humain.

La question de cette formation à la T.L.C. pourrait être de savoir comment on peut prendre en compte l'Ics dans un travail d'orthophoniste, ou d'autres pratiques soignantes... La référence psychanalytique ne veut pas dire que notre pratique soit pour autant devenue une pratique de psychanalyse. Loin de là... Mais cela change la façon d'envisager le travail avec les personnes qui viennent nous voir.

Pour une orthophoniste, cela amène à penser la question du langage en lien avec la construction psychique, et alors tenir compte de la dimension de l'Ics dans l'accueil d'enfants ou d'adultes présentant des troubles du langage, modifie bien entendu la manière d'accueillir la demande, et de poser un cadre de travail pensé en conséquence.

Poser un cadre de T.L.C. en orthophonie suppose donc un travail préalable spécifique d'élaboration de la demande nécessaire pour que la dimension subjective, c'est-à-dire la façon dont le trouble est lu, pris dans une dimension subjective par l'enfant et les parents, (je parle ici de ma pratique auprès d'enfants) soit nommée, repérée, d'une manière à chaque fois singulière, de manière à ce que cette dimension subjective ait une place elle aussi dans le cadre posé, les symptômes de langage y étant abordés alors *autrement* dans le travail entrepris.

Cet « *autrement* » nécessiterait un développement plus important. Cette question a déjà été déployée dans des ouvrages expliquant ce qu'est la T.L.C. (*Voir bibliographie de l'association*).

Pour faire court, il me semble que la question n'est plus alors simplement de faire disparaître le trouble qui nous est dénoncé comme gênant, mais de voir avec la personne concernée de quelle manière elle peut parvenir à s'en débrouiller autrement, compte tenu d'enjeux autres (inconscients) qui sont pris en compte... Le panel des techniques est alors mis à une place «relative», non vu comme le recours seul et unique pour « résoudre » les difficultés, mais comme un outil à disposition, auquel on peut faire appel, essayer, et voir...

Ceci est un balayage rapide de notre position théorico-clinique qu'il me semblait nécessaire de rappeler en introduction à ce travail sur l'agressivité.

Et l'agressivité dans tout ça ?

Lorsqu'on dit agressivité, de quoi parle-t-on ?

D'autres interventions lors de ce colloque ont déjà précisé un certain nombre de choses, points théoriques ou cliniques à ce propos...

Mes propres lectures et réflexions m'ont amenée à essayer d'en repérer différents aspects selon les situations que je peux vivre dans ma pratique.

Il y a me semble-t-il plusieurs façons de considérer cette question de l'agressivité dans mon travail d'orthophoniste T.L.C. :

- l'agressivité manifestée par les enfants, à mon encontre ou dans leurs jeux,
- (**Hakim** hilare et moqueur aujourd'hui en me voyant perdre au jeu des petits chevaux, lui qui par ailleurs supporte encore assez mal de perdre lui-même)
- celle des parents parfois qui m'est adressée plus ou moins directement et plus ou moins consciemment (une mère : « faut pas croire qu'on va me dire comment je dois m'occuper de mes enfants ! »)
- celle qui circule parfois entre enfants et parents devant moi,
- celle que je ressens parfois en moi-même au décours de ces rencontres multiples qui font le quotidien de mon travail...
- (**Alex** à qui je finis par dire « mais tu sais que tu m'agaces, là ? », et qui me répond : « oui, je sais, c'est rigolo ! »)
- la question aussi m'a travaillée de faire la différence entre agressivité et violence : quand un enfant est débordé par sa violence, qu'il restitue en vrac, sans savoir la moduler, la médiatiser par le langage ; violence qui témoigne de son état intérieur, mais qui n'est pas vraiment adressée, pas « relationnée », qui n'est peut-être pas encore de l'agressivité (le même **Hakim** qui pleurait, ou hurlait, selon les jours, lorsqu'une frustration se mettait en travers de son chemin, au début de nos rencontres)

Prêter une attention particulière à l'agressivité, en tant que manifestation relationnelle, en tant qu'orthophoniste T.L.C., est lié au fait de notre position clinique J'ai parlé tout à l'heure d'un cadre singulier, appelé il y a des années par Marc Lindenfeld le « Contrat thérapeutique », où nous tentons de repérer certains effets de transfert, c'est-à-dire de prendre en compte l'investissement relationnel

dans son double aspect conscient et inconscient, qui s'opère de la part des enfants et des parents qui viennent nous voir, du fait de notre approche singulière et de sa dimension thérapeutique. Cet investissement est « partagé » en retour : nous sommes impliqués nous aussi dans cette relation, nous y répondons selon ce que nous sommes, et selon la façon dont nous y sommes sollicités par l'enfant et les parents, nous tentons de repérer cette manière subjective dont nous sommes impliqués nous-mêmes dans cette relation thérapeutique.

Un repérage pour nous-mêmes, qui nous permet d'être réceptifs à ce qui se passe en notre présence. Repérage sans interprétation formulée pour autant, sans explicitation de cet aspect transférentiel. Mais essentiel pour faire la part des choses, rendre à César, (**Hakim** ou **Alex**) ce qui leur appartient.

Illustration : Je pense à **Théo**, quatre ans.

Ce jour-là, lui ayant donné, en sortant d'une séance, quelques recommandations à propos de la descente des trois étages qui nous séparent de la salle d'attente, il me dit, narquois, dans l'escalier, « *Fais pas ci, fais pas ça !* ». D'abord effet de surprise, et intérieurement envie de rire... Ce petit bonhomme haut comme trois pommes... Registre de séduction peut-être. Mais pas seulement : je sens qu'il me dit là quelque chose d'important pour lui. Nous sommes dans une relation de travail thérapeutique.

Je me dis alors qu'il vient là, peut-être, de m'interpeller sur le registre contre-transférentiel dans lequel je suis engagée avec lui, en réponse à sa manière trop fonceuse à mon goût de se « jeter » quasiment dans l'escalier qu'il nous faut redescendre... Il répète je crois avec moi une attitude frondeuse, frôlant parfois le défi, qu'il a affichée avec sa mère régulièrement en ma présence depuis le début du travail. Mère qui m'a dit avoir traversé une période dépressive, et qui peut-être se trouve encore en difficulté pour réagir de façon suffisamment ferme et contenant avec Théo... Effet de transfert - réponse dans le contre-transfert.

Je dis « je crois », à dessein, car je me base là sur mon ressenti vis-à-vis de Théo, où je repère que j'agis alors dans un registre plutôt maternel. C'est bien ma propre subjectivité qui est au travail, et à laquelle il réagit en m'adressant ces propos. C'est en cela qu'il s'agit d'un travail où la dimension relationnelle présente est « prise en compte »...

Je lui ai répondu qu'en effet les adultes, les parents donnent souvent des conseils aux petits enfants, pour les aider à grandir, ou pour les protéger, par exemple pour qu'ils ne se fassent pas mal, par exemple en tombant dans l'escalier s'ils ne font pas assez attention...

Puis à l'arrivée à chaque étage, je lui ai proposé de sauter des deux dernières marches, pour lui montrer que là il ne risquait rien, en sécurité d'abord en ma présence, puis en autonomie,

puisque de surcroît nous avons constaté lui et moi qu'il savait très bien le faire tout seul en faisant attention...

Mais revenons à la question de l'agressivité

Parmi les différentes situations où de l'agressivité vient à se manifester dans mon travail, c'est à l'expression de cette agressivité à mon égard par les enfants dans les rencontres, que je me suis plus intéressée pour ce travail d'aujourd'hui.

Dans les écrits référencés à la psychanalyse à propos du développement de l'enfant, on peut lire que l'avènement du langage, outre un appareillage physiologique suffisant, suppose des sortes de « pré-requis » psychiques, des « étapes » à franchir, comme des étages préalables à construire dans son développement.

L'agressivité devenue possible dans ce parcours me semble être une des étapes nécessaires, et le signe que certaines étapes relationnelles sont traversées, passages obligés pour accéder à une maturation psychique, où vient se construire un peu à la fois de la **séparation psychique**.

Les orthophonistes rencontrent nombre d'enfants chez qui cette maturation peine à se faire, où la séparation a du mal à se vivre, générant des troubles du langage, sous forme d'une apparition tardive ou même d'une absence de langage : *mais pourquoi parler, si ma pensée et celle de l'autre sont confondues, ou mal différenciées, et que l'autre sait ce que je pense, sans que j'aie besoin de l'exprimer ?*

Je pense aux écrits d'Alain Delbé, où dans son dernier livre notamment « *La voix contre le langage* », il (re)parle du passage du « stade de la voix de la mère », où dans les tout premiers temps de sa vie, le bébé peut s'illusionner d'être sa mère, ne faisant pas la distinction entre lui et le monde extérieur, au « stade vocal » proprement dit, où l'enfant s'approprie sa voix en tant que telle, distincte de celle de sa mère, pour entrer dans le langage partagé, social, sa voix pouvant alors devenir un moyen de s'affirmer, de se distinguer de l'autre par ses caractéristiques propres... maturation, séparation, on retrouve les éléments évoqués plus haut...

Je reviens à l'exemple de Théo :

Il m'a été adressé en orthophonie en janvier dernier par une collègue pédopsychiatre du CMPP où je travaille, qui le recevait depuis quelques mois avec sa maman. Elle a pu rencontrer également le père de Théo. Son idée était alors de proposer un espace de travail en individuel pour cet enfant, qui par ailleurs allait continuer à la rencontrer avec sa mère qui l'amenait.

Je précise que le CMPP (centre médico-psycho-pédagogique), est un lieu de consultation de pédopsychiatrie où l'équipe comporte, outre les orthophonistes, des psychothérapeutes,

(psychologues ou pédopsychiatres), des psychomotriciens, un psychopédagogue, et une assistante de service social. Mon travail se déroule donc au sein d'une pratique pluridisciplinaire, et nous sommes assez souvent plusieurs thérapeutes à rencontrer un enfant et sa famille. Les parents ont ainsi à leur disposition éventuellement un espace distinct et conjoint pour aborder et travailler leurs questions de parents au sujet de leur enfant et de ses difficultés.

Lorsque j'ai commencé à rencontrer Théo, avec sa maman la première fois, nous avons repris la proposition de ma collègue d'une prise en charge individuelle pour lui, dissociant les deux espaces de travail. Sauf que Théo n'a pas voulu venir seul ensuite.

J'ai accepté son refus, en disant qu'on allait continuer à faire connaissance, et qu'on verrait. Puis j'ai proposé qu'il me dise quand il serait prêt.

A noter qu'au moment où je commence à le rencontrer, cet enfant est encore très collé à sa mère, dans un contexte familial où un élément important de leur histoire a été repéré et élaboré avec la pédopsychiatre, à savoir le décès d'un petit frère d'une mort subite à l'âge d'un an, environ deux ans avant la naissance de Théo. La mère a fait, suite à ce deuil familial, une dépression, dont elle a pu parler avec ma collègue avant de me rencontrer. Ainsi au début des rencontres avec ma collègue, cette femme était encore triste, ne prenait pas beaucoup soin d'elle, ce qui s'est estompé par la suite... Elle ne pouvait pas non plus venir seule à la consultation, se faisant accompagner par la grand-mère paternelle de Théo. Et son petit garçon alors âgé de trois ans ne parlait quasiment pas.

Alors pendant tout un temps, lorsque j'arrivais dans la salle d'attente, il se plantait devant moi et me disait : « pas tout seul ! », ce qui désespérait la mère, et la grand-mère très intervenante, et elles m'expliquaient toutes les deux qu'elles lui avaient rappelé qu'il devait venir tout seul et qu'il leur avait dit *oui*.

Je disais alors quelque chose du genre : « et bien, je ne sais pas, mais il nous dit, là tout de suite, qu'il ne veut pas. C'est peut-être qu'il n'est pas encore prêt. On a dit que c'est lui qui dirait quand il serait prêt, alors on y va comme ça », et la mère venait avec Théo.

Je ne savais pas très bien ce qui se jouait entre tous, mais il se jouait quelque chose de très important pour tout le monde, étant donné l'ampleur de ce que cette question suscitait et qui m'était donné à voir. Mais je sentais aussi dans la détermination de ce petit garçon, très tonique par ailleurs, que c'était très important d'être cohérents, « on a dit ça, on fait comme ça », et qu'il s'appropriait là quelque chose d'important pour lui...

Maintes fois durant les mois que cela a pris, je me suis demandé si je devais faire autrement... Mais l'idée de la cohérence, et l'espèce de certitude qui habitait ce petit garçon m'ont fait tenir ma

position de départ... Parler en son propre nom suppose d'être reconnu, envisagé, considéré par l'autre à une place de sujet qui puisse s'approprier une parole singulière, bien à soi.

J'ai simplement proposé qu'elles le laissent se débrouiller avec moi de cette question...

Et c'est avec des mots, après tout qu'il me faisait savoir qu'il ne voulait pas venir seul.

Et décidément les escaliers ont joué un rôle important dans ce travail : car les trois étages à monter pour lui, sa mère et moi, ce qui prend un certain temps, furent l'occasion d'échanges multiples entre nous trois. J'ai questionné par exemple à un moment la possibilité que Théo se tienne seul à la rampe, puis j'ai fait le constat que ça ne l'empêchait pas visiblement de vouloir donner la main à sa mère. Différence entre ne pas être capable, et ne pas vouloir. Paru dans les échanges à trois).

Théo mettra neuf mois avant de décider et de m'annoncer qu'il voulait bien venir seul à nos rendez-vous. Avant cela, il amènera des jouets à lui, en venant avec sa mère. Objets transitionnels, je pense à Winnicott, qui symbolisent quelque chose *de* lui, à travers quelque chose *à* lui, qu'il me donne à voir, les laissant ensuite de côté dans ses jeux avec moi. A la première séance « tout seul », il en avait cinq dans les mains (tracteurs et voitures diverses et variées). J'ai dû l'aider à les porter pour monter, puis redescendre les trois étages. Il avait mis le paquet ! A noter que la mère a pu le laisser gérer l'affaire lui-même. Lâchage, séparation petit à petit, des deux côtés.

Et si j'ai choisi de vous parler de Théo, c'est que **la question de l'agressivité** a été d'emblée présente dès la première rencontre. Elle ne m'était pas adressée, mais était extrêmement présente dans ses jeux : des animaux déversés sur ma table, et des affrontements très brutaux, tout cela sans un mot de sa part, mais bercé si je puis dire dans les échanges entre la mère et moi. Nous parlions alors des raisons de notre rencontre, de l'absence de langage de Théo qui comprenait tout, de l'école qui tirait la sonnette d'alarme...

Progressivement Théo s'est rapproché de moi, venant jouer de véritables massacres juste sous mon nez... J'ai été assez impressionnée je dois dire de la violence de l'agressivité exprimée dans son jeu... Au début, alors que je lui demandais ce qui se passait, c'est la mère que j'entendais commenter. « Il ne fait pas ça à la maison, il joue bien ; là je ne sais pas pourquoi il fait ça » ... et moi à Théo : « oh, et bien qu'est-ce qui se passe entre l'ours et le crocodile (par exemple), et là qu'est-ce qui lui arrive à lui, et là qu'est-ce que... etc... ». Je faisais ainsi des allers et retours entre Théo et sa mère.

Assez vite, à ma grande surprise, et à la grande surprise de sa mère, il s'est mis à m'expliquer, à nous expliquer devrais-je dire, à toutes les deux, ce qu'il faisait dans son jeu, par des mots peu

nombreux au départ, puis par des phrases assez vite construites, même si les mots étaient déformés et pas toujours faciles à comprendre... Il y était question d'appropriation de territoires, de concurrence pour une maison ou pour une amoureuse, de lutte pour voir qui était le plus fort etc... Je ne m'occupais alors que d'essayer de comprendre ce qu'il disait, dans un langage parfois encore peu intelligible, reprenant ses propos pour en avoir confirmation par lui-même...

Spontanément, la mère faisait des commentaires, disant à quoi cela lui faisait penser à elle, à partir de ce qu'elle connaissait de la vie de son fils bien sûr, et de ce qu'elle en imaginait : par exemple « il parle de mort car il a perdu un petit frère, qui est mort avant sa naissance », ce qui nous a amenés à en (re)parler (puisque cela avait été abordé et travaillé avec ma collègue). Ou bien quand il nous fait comprendre que tel animal fait de la peinture dans la maison : « ah ben oui, je sais, papa il fait des travaux dans la maison en ce moment » a dit la mère. Elle semblait persuadée que ce qu'elle disait, c'était ce que pensait Théo. Pas d'écart apparemment pour elle, une certitude, une évidence. Pas d'espace dans sa tête à elle pour qu'elle vienne le questionner sur ce qu'il pensait, lui, et voulait dire...

Et moi simplement de dire, en m'adressant à Théo : « ah, ta maman, ça lui fait penser à des choses, ce que tu fais dans ton jeu. Mais toi, vas-y, explique-nous ce que tu fais dans ton jeu, explique-nous ton idée à toi » ...

Séparation psychique, distinction des pensées de chacun, si on parle c'est qu'on est distincts, autre expérience relationnelle pour Théo... Triangulation...

Ainsi, au fil de ces premières séances en présence de sa mère, étonnamment, assez vite, Théo s'est mis à parler. Et même, peut-être que moins nous parlions, la mère et moi, plus il prenait la parole. Le travail préalable avec ma collègue portait ses fruits, je n'ai pas eu à dire grand-chose pour que la question du langage bouge rapidement pour Théo. Mes interventions ont vite eu des effets, le terrain était préparé... Importance du cadre énoncé, posé, recours au symbolique...

La séparation s'est travaillée encore, bien sûr, par la suite, petit à petit : est-ce qu'on pourrait jouer à deux, sans maman, même si elle est là ? Elle pourrait rester sur le côté, ne rien dire etc... La mère arrivait en disant « bon, allez, je ne suis pas là » ! Je reprenais « ou plutôt, maman est là, mais aujourd'hui elle ne parle pas »... Un autre jour, l'idée est venue d'essayer que la mère s'installe sur le palier... mais Théo était immobilisé. Il est allé la voir, et l'a fait revenir dans le bureau... Nous avons joué en sa présence, mais sans elle. Je pense à Winnicott « jouer seul en la présence de l'autre ».

Dans les jeux, j'ai tenté d'introduire du symbolique, en proposant par exemple de faire parler les animaux, là où il n'y avait que bruitages et actions des mains... Le faire semblant chez Théo était encore fragile, il mettait des choses à la bouche ou imitait les bruits de bouche pour accompagner une scène de dévoration par exemple... ou il trépinait sur place pour mimer l'action d'un personnage. Parfois, il s'est saisi de mes propositions, les exploitant comme des nouvelles perspectives, des espèces de trouvailles qui l'intéressaient, et qu'il s'appropriait alors à sa façon.

Pour en revenir à **l'agressivité débordante** de Théo, si elle ne m'était pas adressée, elle m'était montrée, virulente, redoutable au point que j'ai dû demander à Théo de ne pas abîmer les jouets dans ses manipulations si brutales... limites, à ce qui semblait déborder chez ce petit garçon plein d'énergie... dès les premières rencontres, les éléments du cadre n'y étaient pas encore tous précisés, j'en profitais pour indiquer tel élément du dispositif : « ici dans le travail, on ne casse pas les choses, et on ne se fait pas mal »...

Et puis dans les rencontres, d'abord en présence de sa mère, puis également maintenant qu'il vient seul en séance, les choses ont bougé et cette agressivité s'est transformée et tournée vers moi, si je puis dire : Théo s'est mis à me tester, à me mettre à l'épreuve, à me défier, en ne voulant pas partir, en voulant prendre à ce moment-là des jouets avec lesquels il jouait, ce qui fâchait la mère, qui s'est étonnée ensuite des effets de mes explications sur Théo qui a accepté de laisser les jouets, habituée à des crises de sa part. Et plus récemment, il s'est mis à jouer à se cacher sous le tapis au moment de partir, jeu de coucou-beuh de tout petit, auquel je me suis prêtée, partageant avec lui le plaisir de l'effet de surprise, qui renvoie à du très précoce du lien mère-bébé (j'ignore comment se sont passés les échanges précoces avec sa mère, nous n'en avons pas parlé, je l'imagine encore déprimée alors de la perte de son premier bébé...) De temps en temps, j'ai risqué des questions complémentaires sur le jeu qu'il me donnait à voir : « mais pourquoi il fait ça, celui-là ? » ou « que répond celui-ci ? ». Il a donné suite à mes questions ou à mes tentatives d'intervenir dans ses jeux, où je tentais de sortir de situations répétitives de violence qui m'impressionnaient. Dévoration, meurtres, abus de pouvoir etc... Puis sont apparues des provocations, toujours dans le jeu, mais où je voyais bien qu'il cherchait à voir l'effet que cela avait sur moi : par exemple, un cochon péteur nous a bien occupés pendant un temps : je râlais, ou plutôt je faisais râler un des animaux à proximité : « ah, non, quelle odeur, ça sent mauvais ici ! » etc... Il riait aux éclats de l'effet produit, et peut-être aussi de l'échange dans le jeu symbolique du faire-semblant, puisqu'il n'y avait aucune mauvaise odeur bien sûre dans la réalité...

Parfois aussi, j'ai cherché à interférer avec ce qu'il mettait en place : « et bien est-ce que cette girafe, là, elle dit quelque chose ? et lui, le cochon, il fait quoi ? et pourquoi il ne râle pas, lui, que l'ours l'embête ? » etc...

Cette agressivité manifestée ici, je n'en ai pas la clé... Bien sûr j'ai à son sujet quelques hypothèses. La mère qui ne met pas beaucoup de bords, soutenue par une belle-mère très (trop ?) intervenante... Comment Théo s'y repère-t-il ? Comment sa toute-puissance peut-elle se moduler dans ces conditions ? Quid du père, qui a rencontré ma collègue, mais pas encore moi-même pour la question du langage de son fils...

Mais je vois que cette agressivité débordante au début s'aménage au fil du temps, que les jeux de Théo se diversifient, qu'il cherche avec moi des choses différentes un peu à la fois... Et son langage au fur et à mesure s'enrichit, et se précise. Il essaie spontanément de redire des mots que je répète après lui, quand il les a mal prononcés, sans que je lui demande de les répéter, mais dont je lui demande confirmation... Il se préoccupe donc de son langage, et peut avoir une attitude métalinguistique...

J'ai trouvé intéressant d'observer l'évolution en parallèle de son agressivité dans les rencontres, d'abord dans ses jeux puis de plus en plus envers moi, de la séparation qui a pu s'opérer peu à peu, et enfin de son langage dans la communication, trois notions étroitement intriquées, et qui bougent de concert...

Théo est en chemin... le travail est en cours...

Sylvie Bourgeois

Orthophoniste T.L.C.

Bibliographie

F. Dolto : « *Le sentiment de soi* »,

D-W. Winnicott : « *Jeu et réalité* »,

A. Delbé : « *Le stade vocal* », « *La voix contre le langage* »,

B. Golse and A. Missonnier : « *Récit, attachement et psychanalyse, pour une clinique de la narrativité* »,

Sous la direction de B. Golse : « *Le développement affectif et intellectuel de l'enfant* »,

Journal Polyphonie : Septembre 2013 (au sujet d'Hakim, rapidement évoqué ici).